

LE CORPS HUMAIN

Du même auteur

La Solitude des nombres premiers

Seuil, 2009

et « Points », n° P 2367

PAOLO GIORDANO

LE CORPS HUMAIN

roman

TRADUIT DE L'ITALIEN
PAR NATHALIE BAUER

ÉDITIONS DU SEUIL
25, bd Romain- Rolland, Paris XIV

Ce livre est édité par Martine Van Geertruyden

Ce roman est le fruit de l'imagination.
Les épisodes de faits divers et les personnages existant
ou ayant existé réellement ont été réinventés
par le regard du narrateur. Pour le reste, toute allusion
à des individus et à des événements réels
relève du pur hasard.

Titre original : *Il corpo umano*

Éditeur original : Arnoldo Mondadori Editore S.p.A., Milan

ISBN original : 978-88-04-61625-2

© original : Arnoldo Mondadori Editore S.p.A., 2012

ISBN 978-2- 02-12432 3

© Éditions du Seuil, août 2013, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Aux années enragées de la Cascina

Et même si on nous le rendait,
ce paysage de notre jeunesse,
nous ne saurions en faire grand-chose.
Erich Maria Remarque,
À l'ouest, rien de nouveau *.

* © Éditions Stock, 1929, 2009, pour la traduction française d'Alzir Hella et Olivier Bournac. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

Au cours des années qui suivirent la mission, ses participants s'ingénierent à rendre leur vie méconnaissable au point d'entacher d'une lumière fausse, artificielle, les souvenirs de leur existence précédente et d'en arriver à croire que ces événements ne s'étaient pas réellement produits ou, du moins, ne les concernaient pas.

Le lieutenant Egitto s'est lui aussi efforcé d'oublier. Il a changé de ville, de régiment, de longueur de barbe et d'habitudes alimentaires, a réglé de vieux conflits personnels et appris à ignorer ceux qui ne le regardaient pas – distinction qui lui était auparavant totalement étrangère. Que cette transformation soit ou non le fruit d'un processus incohérent, il ne le sait guère et cela lui importe peu. L'essentiel, pour lui, a été dès le début de creuser une tranchée entre le présent et le passé, un refuge que la mémoire elle-même soit incapable de violer.

Toutefois, parmi les choses dont il est parvenu à se débarrasser ne figure pas celle qui le ramène avec le plus d'évidence à la période qu'il a vécue dans la val-

lée : treize mois après l'épilogue de la mission, Egitto arbore encore son uniforme d'officier. Deux étoiles brodées se détachent sur sa poitrine à l'emplacement exact de son cœur. Plus d'une fois il a caressé l'idée de se réfugier parmi les civils, mais l'uniforme s'est collé à son corps centimètre carré par centimètre carré, la transpiration a délavé le dessin du tissu et coloré la peau dessous. S'il se déshabillait aujourd'hui, il en est certain, l'épiderme se détacherait aussi et il se retrouverait, lui que la simple nudité rend mal à l'aise, plus exposé qu'il ne pourrait le supporter. Et puis à quoi bon ? Un soldat ne cesse jamais d'être un soldat. À l'âge de trente ans, le lieutenant en est arrivé à considérer l'uniforme comme un accident inévitable, une maladie chronique du destin, évidente mais indolore. La contradiction la plus significative de sa vie a fini par se muer en cet unique élément de continuité.

C'est un matin clair de début avril. Aux pieds des militaires à la parade, le cuir arrondi des bottes luit à chaque pas. Egitto n'est pas encore habitué à la limpidité prometteuse que le ciel de Belluno déploie en de pareilles journées. Le vent qui dévale les Alpes entraîne dans son sillage le froid des glaciers, mais on s'aperçoit, quand il se calme et cesse de rudoyer les étendards, que la température est inhabituellement élevée pour cette période de l'année. À la caserne, on a débattu longuement de l'opportunité ou non de porter l'écharpe et, après avoir décidé que ce n'était pas nécessaire, crié cette communication entre couloirs et étages. Les civils, en revanche, hésitent à garder leurs

blousons sur leurs épaules ou à les coincer dans le creux de leur coude.

Egitto soulève son chapeau et ajuste des doigts ses mèches trempées de sueur. Debout à sa gauche, le colonel Ballesio se tourne vers lui et dit : « C'est dégueulasse, lieutenant ! Secouez donc votre veste. Vous êtes de nouveau couvert de ces machins. » Puis, comme si son interlocuteur n'était pas capable d'y remédier lui-même, il lui balaie le dos d'un geste de la main. « Quelle calamité... », marmonne-t-il.

On ordonne le repos. Les hommes qui ont une place dans les gradins, comme eux, s'asseyent. Egitto peut enfin baisser ses chaussettes jusqu'aux chevilles. Ses démangeaisons se calment, mais le temps de quelques secondes seulement.

« Écoutez ce qui m'est arrivé l'autre jour, commence Ballesio. Ma plus jeune fille s'est mise à marcher au pas dans le salon. Elle m'a dit regarde, papa, regarde, moi aussi je suis un colonel. Elle s'était déguisée avec sa blouse d'école et un bonnet. Eh bien, vous savez ce que j'ai fait ?

– Non, monsieur.

– Je lui ai flanqué une belle fessée. Vraiment. Puis j'ai crié que je ne voulais plus jamais la voir singer un soldat. Et que, de toute façon, on ne l'enrôlerait jamais à cause de ses pieds plats. Elle a fondu en larmes, la pauvre gosse. J'étais incapable de lui expliquer pourquoi ça m'avait fait autant enrager. Mais j'étais furax, hors de moi. Dites-moi la vérité, lieutenant : vous pensez que je suis à bout de nerfs ? »

Egitto a appris à se méfier des invitations à la fran-

chise du colonel. Il répond : « Vous essayiez peut-être de la protéger, rien de plus. »

Ballesio grimace comme si on lui avait dit une bêtise.

« Possible. Tant mieux. Depuis quelque temps j'ai peur de perdre un boulon, vous comprenez ? » Il étend les jambes et ajuste irrespectueusement l'élastique de son slip à travers son pantalon. « On entend sans cesse parler de types dont le cerveau grille du jour au lendemain. Vous pensez que je devrais me soumettre à un examen neurologique, lieutenant ? Un tracé ou un truc de ce genre ?

– Je ne vois pas pourquoi, monsieur.

– Vous pourriez peut-être m'examiner vous-même. Me regarder les pupilles, etc.

– Je suis orthopédiste, mon colonel.

– On a quand même bien dû vous apprendre quelque chose !

– Si vous le souhaitez, je peux vous donner le nom d'un confrère. »

Ballesio grogne. Il a de chaque côté des lèvres un profond sillon semblable à ceux qui délimitent la bouche des poissons. À l'époque où Egitto a fait sa connaissance, ses traits n'étaient pas aussi marqués.

« Votre méticulosité empeste, lieutenant, je ne vous l'ai jamais dit ? C'est sans doute ce qui vous met dans cet état. Détendez-vous, pour changer. Prenez les choses comme elles viennent. Ou trouvez-vous un pasteur. Jamais envisagé de faire des enfants ?

– Pardon ?

– Des enfants, lieutenant. Des en-fants.

– Non, monsieur.

– Eh bien, je me demande ce que vous attendez. Un enfant vous débarrasserait la tête de certaines pensées. Je vous ai à l'œil, vous savez ? Vous passez votre temps à ressasser. Regardez donc comment cette compagnie est alignée, on dirait des boucs ! »

Egitto suit le regard de Ballesio, qui le conduit au peloton de la fanfare et au-delà, à la limite de la pelouse. Dans le public, un homme attire son attention. Debout, un enfant sur les épaules, il bombe le torse, raidi dans une position étrangement martiale. La familiarité se manifeste toujours chez le lieutenant sous la forme d'une vague peur, et soudain Egitto se sent inquiet. Au moment où l'homme porte le poing à sa bouche pour tousser, il reconnaît l'adjudant René. « Mais ce type là- bas, c'est... »

Il s'interrompt.

« Qui ? Quoi ? demande le colonel.

– Rien. Excusez-moi. »

Antonio René. Le dernier jour, à l'aéroport, ils se sont salués d'une poignée de main formelle, et depuis Egitto a cessé de penser à lui, en tout cas en tant qu'individu. Ses souvenirs de la mission adoptent en général un caractère collectif.

Il perd tout intérêt pour la parade et s'emploie à épier de loin l'adjudant. Celui-ci ne s'est pas suffisamment avancé pour gagner les premiers rangs, et il est probable que, de là où il est, il ne voit pas grand-chose. Sur ses épaules, un enfant indique les soldats et les étendards, les hommes et leurs instruments, accroché à ses cheveux comme à des rênes. Les cheveux, voilà. Dans la vallée, l'adjudant avait le crâne rasé, et main-

tenant ses cheveux lui couvrent les oreilles, châains et un peu ondulés. René est un autre réfugié de son passé, il a lui aussi brouillé son visage pour éviter de se retrouver.

Ballesio évoque une tachycardie dont il ne souffre certainement pas, et Egitto lui répond, distrait : « Venez me voir dans l'après- midi. Je vous prescrirai un anxiolytique.

– Un anxiolytique ? Vous êtes con, ou quoi ? Ces trucs- là empêchent de bander ! »

Trois chasseurs bombardiers désarmés filent à basse altitude au- dessus de la place puis se cabrent, dessinant des sillages de couleurs dans le ciel. Ils se renversent et entrelacent leurs trajectoires. L'enfant qui se tient à califourchon sur les épaules de René est émerveillé. Des centaines de têtes, comme la sienne, se tendent vers le haut, à l'exception de celles des soldats en formation qui continuent de fixer sévèrement un point invisible aux spectateurs.

À la fin de la cérémonie, Egitto se fraie un chemin à travers la foule. Les familles s'attardent sur la place, ce qui l'oblige à slalomer. Aux gens qui tentent de l'arrêter il accorde une poignée de main expéditive sans perdre des yeux l'adjudant. Un instant, il a cru qu'il allait tourner les talons, mais il est resté. Egitto le rejoint et ôte son chapeau.

« René, dit-il.

– Salut, doc. »

L'adjudant pose l'enfant par terre. Une femme s'approche et le prend par la main. Egitto lui adresse

un signe de tête, mais elle se contente de pincer les lèvres avant de reculer. René fouille nerveusement dans la poche de son blouson. Il en tire un paquet de cigarettes et en allume une. Voilà un détail qui n'a pas changé : il fume toujours les mêmes cigarettes blanches et fines, des cigarettes de femme.

« Comment ça va, adjudant ?

– Bien », se hâte de répondre René. Il répète « Bien », mais avec moins d'élan et ajoute : « J'essaie de faire aller.

– C'est ça. Il faut faire aller.

– Et vous, doc ? »

Egitto sourit.

« Moi aussi, je vais de l'avant.

– Alors on ne vous a pas trop causé d'ennuis avec cette histoire. »

On dirait que ces mots lui coûtent un gros effort. Comme si le sujet de la conversation lui importait peu, après tout.

« Des mesures disciplinaires. Quatre mois de suspension et quelques audiences infructueuses qui ont constitué la véritable punition. Vous savez comment ça marche.

– Tant mieux pour vous.

– Oui, tant mieux pour moi. Vous, vous avez décidé de lâcher. »

Il aurait pu s'exprimer différemment, utiliser un autre verbe que *lâcher* : changer, donner sa démission. Lâcher signifie baisser les bras. Mais René ne relève pas.

« Je travaille dans un restaurant. À Oderzo. Je suis chef de salle.

– Bref, toujours au commandement. »

René soupire.

« Au commandement. Exact.

– Et les autres ? »

René caresse du pied une touffe d'herbe entre les interstices des pavés.

« Ça fait un bout de temps que je ne les ai pas vus. »

Maintenant la femme se pend à son bras comme si elle voulait l'entraîner, le protéger contre l'uniforme d'Egitto et leurs souvenirs communs. Elle adresse au lieutenant des coups d'œil rancuniers. René, lui, évite de croiser son regard, il se concentre un instant sur le tremblement de la plume noire fixée à son chapeau, et Egitto a l'impression de saisir en lui un brin de nostalgie.

Un nuage masque le soleil, et la lumière se ternit soudain. Le lieutenant et l'ancien adjudant gardent le silence. Ils ont partagé le moment critique de leur vie, debout comme maintenant, mais au milieu du désert et d'un cercle d'engins blindés. Se peut-il qu'ils n'aient plus rien à se dire ?

« Rentrons, murmure la femme à l'oreille de René.

– Bien sûr. Je ne veux pas vous retenir. Bonne chance, adjudant. »

L'enfant tend les bras en pleurnichant pour que René le reprenne sur ses épaules, mais celui-ci ne semble même pas le remarquer.

« Vous pouvez venir me voir au travail, dit-il. C'est un bon restaurant. Assez bon.

– Uniquement si vous me réservez un traitement de faveur.

LE CORPS HUMAIN

- C'est un bon restaurant, répète René, absent.
- Je viendrai certainement », assure Egitto.

Cependant ils savent tous deux qu'il s'agit d'une de ces innombrables promesses qui demeurent sans suite.

RÉALISATION : NORD COMPO À VILLENEUVE-D'ASCO
IMPRESSION : S. N FIRMIN-DIDOT AU MESNIL-SUR-L'ESTRÉE
DÉPÔT LÉGAL : AOÛT 2013. N° 110587(00000)
IMPRIMÉ EN FRANCE

